INCERTAIN REGARD

Poésie

De la résistance au monde… à la confrontation à soi

JEAN-PIERRE LEMAIRE

ÉMERIC OUTREMAN, MAURICE MOURIER, GEORGES GUILLAIN, RÉMI FAYE, LYDIA PADELLEC, ARNAUD BEAUJEU, VALÉRIE LOISEAU, JACQUES SICARD, MICHAEL FOLDES, PATRICK LE DIVENAH, ROSELYNE SIBILLE, PHILIPPE JAFFEUX, COLETTE DAVILES-ESTINÈS, YANNIS LIVADAS, RAFAEL AYALA PÁEZ

Numéro HUIT - Décembre 2013

Revue INCERTAIN REGARD

Revue de poésie depuis 1997

Responsable de la publication : Hervé Martin

Site : http://www.incertainregard.fr

Courriel : incertainregard@wanadoo.fr

Numéro ISSN 2105-0430 - Parution numérique semestrielle.

Le comité de lecture de la revue est composé d'Hervé Martin, Cécile Guivarch et Jean-Paul Gavard-Perret.

Les auteurs peuvent faire parvenir leurs textes à l'adresse internet de la revue. Le choix proposé doit contenir entre 5 et une dizaine de textes au format numérique txt ou doc dans un seul fichier.

Sommaire du numéro HUIT - Décembre 2013

- Émeric Outreman : Portrait en couverture : *Distance*
  - Autres portraits en pages 18, *Abattement*; 51, *Tristesse* ; 71, *Un cri* .
- Éditorial: Cet « autre », qui nous ressemble tant
- Poèmes de :
  - Jean-Pierre Lemaire
  - Maurice Mourier
  - Georges Guillain
  - Rémi Faye
  - Lydia Padellec
  - Arnaud Beaujeu
  - Valérie Loiseau
  - Jacques Sicard
  - Michael Foldes
  - Patrick Le Divenah
  - Roselyne Sibille
  - Philippe Jaffeux
  - Colette Daviles-Estinès
  - Yannis Livadas
  - Rafael Ayala Páez
- Bio-bibliographie des auteurs présents dans ce numéro
- Un extrait de *Odes* retrouvées (1914-1934) de Ricardo Reis dans *Poèmes païens* de Fernando Pessoa .

Cet « autre », qui nous ressemble tant

Hervé Martin

C'est toujours « l'autre » qui est stigmatisé lorsque confrontés aux difficultés grandissantes de la vie, des individus ne trouvent d'autres moyens que de lui en attribuer la responsabilité. Cette réaction de désigner un bouc émissaire comme le point de convergence de tous les malaises, montre la primauté de « l'instinct » sur le « réfléchi », toujours au détriment de l'exactitude et de l'objectivité. Ces comportements régressifs sont aiguillonnés par la peur qu'inspirent, le présent et ses difficultés, l'avenir et ses questions restées ouvertes. Le débat récent sur le racisme dans notre pays s'est développé dans les médias autour de propos et de représentations odieux et révoltants. Un éclairage désolant sur ces pratiques abjectes et si primaire en même temps ! Au fond, rejeter « l'autre », c'est un peu mépriser la part d'humain en soi. Mais c'est aussi ronger les étais qui soutiennent la société des hommes dans sa marche vers l'avenir et le vivre ensemble. Et pour cet avenir, chacun a le devoir de préserver sa part d'humanité héritée des siens, et de s'en porter garant.

En invitant à chaque numéro un peintre sur le thème du portrait, j'ai souhaité associer « l'humain » et « la poésie ». Et quoi de plus humain que ce visage que nous offrons à l'autre dans la rencontre. Quelle qu'en soit la couleur, les traits laissés par les années, il expose l'expression de son regard, la ligne de ses lèvres, le port de sa tête où parfois demeurent les stigmates d'une vie dans le tracé des rides ou la marbrure de peau. Le visage incarne la personne et le respect qui lui est du.

Dans ce numéro le peintre Émeric Outreman cherche à retrouver les expressions de ces visages et les sentiments qu'ils traduisent à travers les portraits qu'il nous propose ici. Il rejoint la plasticienne Valérie Loiseau avec ses lichens et la quinzaine de poètes présents dans ce numéro, dont Jean-Pierre Lemaire avec trois poèmes, comme en hommage, ...*Une paroissienne / viendra t'apporter la communion dimanche ; / c'est le Christ maintenant qui te rend visite.* ; Maurice Mourier, *A perdu le monde / Ses bonnes joues rebondies / A perdu / Fossettes de rires...* ; Georges Guillain, ...*d'un coup c'est l'air bleu qui lave l'herbe* ; Puis Rémi Faye, Lydia Padellec, Arnaud Beaujeu ou encore, Jacques Sicard autour du cinéma, avec sa dédicace à Harry Langdon ; Patrick Le Divenah et ses poèmes mêlés à la science de la vie ; Enfin, Roselyne Sibille, Philippe Jaffeux et Colette Daviles-Estinès. Un numéro ouvert aussi sur le monde avec les poètes d'origines grecque, vénézuélienne ou encore américaine que sont Yannis Livadas, Rafael Ayala Páez et Michael Foldes.

Belles découvertes !

JEAN-PIERRE LEMAIRE

Quand le ciel est bleu, tu penses aux rues
où tu n’iras plus, sous les vieux platanes
et les poivriers, à ta propre rue
avec ses oranges comme des lampions
qui s’allument le jour dans les feuilles sombres.
L’église est au bout, si proche, inaccessible.
Tu entends les cloches. Une paroissienne
viendra t’apporter la communion dimanche ;
c’est le Christ maintenant qui te rend visite.
Il éclaire une à une les pièces de l’âme,
même la dernière au bout du couloir,
la chambre sans fenêtres qu’on n’ouvrait jamais.

LES POISSONS

Tu vas jusqu’à la mer en fauteuil roulant.
Dans son grand corps bleu brillent mille fractures
qui ne font plus mal, tandis que dans le tien
passent des poissons porteurs de messages
comme tu en voyais aux murs des catacombes,
éclairés par le guide avec d’autres signes :
la corbeille aux cinq pains, un berger très jeune,
traversant la nuit des siècles jusqu’à toi.

COMMUNAUTE

Toujours incapable de se débrouiller
à cinquante ans passés, l'homme auquel tu donnais
un billet chaque mois pour joindre les deux bouts,
les dames qu'on allait chercher à Monaco
car l'une était aveugle et l'autre impotente,
le vieil aumônier qui ne conduisait plus
et venait à pied des Pénitents Noirs,
ces membres éclopés de la Fraternité
que tu réunissais chez toi (c'est plus grand)
pour commenter la règle de saint François
ou pour un goûter à Noël et à Pâques
avec du jus d'orange et des madeleines,
se disent dans la rue en parlant de toi :
Ah la pauvre – et c'est vrai :
tu es maintenant la plus pauvre de tous.

Abhorries

Mur
II y avait
C'était ce matin
Dis-moi ou bien c'était hier
Un mur de roideur intense
Tendu d'un horizon l'autre
Macache bono
Et derrière le soleil froid comme une cuvette

De grand matin
L'ombre
II y avait
Comme une caravane enlisée
Une écluse exsangue
Un feu de forêt noyé de pluie

Tout à coup
Rien
Et rien sur rien
De face nulle part
La surface lisse plus de rides
Dunes devenues filets de sable que le vent disperse

A perdu le monde
Ses bonnes joues rebondies
A perdu
Fossettes de rires a perdu
La ligne même d'horizon
A creusé ses fosses
Partout
Rempli les fossés d'abominations
Il faut t'y faire matelot
Tout stagne au-dessous de la mer
C'est ce qu'on dit

Le vieux cheval buté bredouille dans sa bave
Mort somnambule mors en bouche mord son frein
Bute
Chaque pas empêtré
Marche sur sa longe et s'étale
Et s'allonge pour ne plus se relever
C'est ce qu'on dit
Il se relève toujours

N'est-ce pas l'heure ?
N'as-tu pas entendu sonner l'heure
Toi qui dors enfermé dans tes poings ?

Il y a ce mur
Qui mure le rien
Tout ce qui pointe a disparu

Échappé à l'enlisement
Le vieux cheval bute sur sa longe
Il fonce tête baisée
Non pas fonce ni fond il claudique
Sur trois sabots
Vers le mur qu'il n'atteindra pas

Macache bono

Couvre-feu

Expectore vieux maussade
Expectore même à travers
Crache sur tout ce qui crâne
Sur ce crâne huilé qui passe
C'est toi sur toi
Crache !

Dégorge ta toux
Débarrasse ta gorge de ses écailles
De tatou
De pangolin
De vieille peau qui t'encombre crache !

Faiblit déjà
Cependant le jour plus de places
Ne s'envole pas
Le crachat
Et l'écaille reste coincée misère

Derrière le nuage
Toujours derrière
Sale gueule rubiconde
Le soleil

T'as mangé ton pain
T'as pus qu'à attendre
Pain bénit merde alors
Encore un jour de mouscaille
Ce matin la mésange bleue
Bleu matin bleu plume bleu léger cui-cui merde alors
Quoi c'est le matin ?

Écailles au fond de ta gorge
Crache-les crapoteux expectore !
Ça n'ira pas loin

Tendre son fil

Le funambule à cloche-pied
Passe au-dessous de la lagune
En tutu délavé jambes torses ridicule
Ombrelle renversée comme une ombelle défleurie
Déshabillée de son étoffe
O la belle armature !

Personne

La vitre du marais brille par intervalles
Pour lui seul

Naturellement il eût fallu il eût
Des lèvres pour absorber ce baiser
Des lèvres comme il y va c'est ce qui manque

Le reste os puanteur et poudre
Et dents de lait et dents de laides de belles aussi
À foison

La poudre n'est pas ce qui manque
Mais l'oiseau l'oiseau la truite
La truie même tout ce qui file

L'ombre bien rangée ne servira plus
On ne craint plus le soleil
Il reste des miroirs enlève-les *Frosine*

Froide main froide ongle blanc
L'onglée ne nous gêne plus
Mets tes émotions en attente

De quoi en réserve
Veux-tu
L'heure est passée des embrassades

Des lèvres
Des jérémiades
Chut ! il n'est plus de temps

Frosine comme il y va !

Maurice Mourier

PARMI LES BOYAUX D'AIR !

Au-dessus du Turkménistan

un souffle
ffffff…

et les rideaux *d'organdi*
pour un peu se soulèvent
mais pas les bouches qui se taisent

( )

- esprits frais de l'après-midi
quelle soif bientôt va s'apaiser ?

ici
sous l'air

l'arbre
(*toujours ce marronnier*)

dans son corps
voyage peu

imposant
lui tranquille/ au-dessus de la cour enclose
son équilibre dépouillé de feuillage
la multiplicat*i*on attendue de ses paroles flottantes

prises

à la rougeur acrobate de la lumière
pour un temps
qui se dé
comp
*o*se

Flot des nouvelles du monde
(début janvier 2009- fin novembre 2012)

noirceur
sans cesse usée par la noirceur

que dit la mer ?

vagues viennent tout près
salées entrent dans la bouche
rallument au périmètre du cerveau
leurs millions leurs millions de petites larmes d'écume

misère

qui n'aurait pas de bords
pas de bouts

que/ gouttes glissant une à une indifférentes
comme après l'averse

du haut de la falaise
d'un coup c'est l'air bleu qui lave l'herbe

ici
et recommence

Dans la franchise du jour
(Congo)

fusils
contre fusils

matière
contre matière

et toute cette lumière

sur chaque parcelle aujourd'hui goûteuse du monde

même la mort
est comestible

alerte

jusqu'en chacun

des oiseaux colorés du ciel
qui s'abattent librement sur l'herbe

chaque ventre venu flotter
à la surface remuante du fleuve

l'œil encore du poisson
qu'un négrillon radieux
fait éclater dans sa bouche

chandelle !
(la morve claire sur sa joue)

TROIS COURTES NOTES:

1. C'est au Turkménistan, où je ne suis jamais allé, qu'a vécu le poète sans doute le mieux publié du monde: Saparmyrat Nýazow. Il fut pendant des décennies (jusqu'à sa mort en 2006) le dictateur de ce malheureux pays dans lequel il fit fermer les bibliothèques, détruire la plupart des livres et imposa aux enfants la lecture enthousiaste de ses oeuvres immortelles.
Les "*esprits frais de l'après-midi...*", si nécessaires face à des réalités aussi désespérantes, sont empruntés au *Dithyrambe de Dionysos* de F. Nietzsche.

2. Janvier 2009, marque le début de l'opération Plomb durci, à Gaza. Fin novembre 2012 le monde s'inquiète à nouveau d'un recommencement de ce drame avec la mise en mouvement de l'armée israélienne contre la même population.

3. Qu'il y a loin entre ces belles images qui ont peuplé mon esprit encore mal contrôlé d'enfance - rencontres d'explorateurs ou exploits africains de certain héros de bandes dessinées belges- et ces révélations que je dois sur le tard aux livres dénonçant par exemple l'exploitation du Congo par le roi Léopold!

ΕΟ.06/13

RÉMI FAYE

qu’as-tu peint aujourd’hui ? la pluie
ses cordes en vrac sur l’asphalte
cette pluie qui s’enroule fait trace
sur le grain du papier comme des flammes
trace d’encre qui se tord la tempête se noue
s’enlace dans les flammes nœud de forces
pour peindre la lumière je fais la nuit autour
je crée le vide sans une parole

ce matin qui nous retrouve après la nuit
longue d’incendies avec son ciel chargé
ses bouts de soleil récupérés à droite à gauche
des jeunes qui s’interpellent à la ronde
fumées vers l’ouest (si la terre brûle)
la chimie des bruits qui n’arrête pas
vous avez le journal les petits échos
faut-il y trouver cette buée de vivre

je te sais nue noyée de vent tu te donnes
en spectacle te donnes au soir qui vient
pour la fête la suite des aventures
retour au rêve à la mémoire sa voix
blanche sa peinture qui s'écaille
tu vois le vent dressé dans les branches
des frênes sa chute plus brutale
du haut des toits mais tu dors

il faut de l’ombre un peu de profondeur
ce temps avec sa patience d’ange
qui n’en finit pas de gagner des terres
des personnages de roman pour changer
de légende d’ici on embrasse la ville
et le silence tout un monde il faut
s’ouvrir l’âme quand le matin vient
déposer le ciel devant la porte

Il suffit d’un rien un rien de silence
ou de vague un rien de poussière sur un meuble
ce rien des mots qu’on dit sans y penser
des bruits qu’on entend dans la rue ce rien
d’un regard d’un geste si familier
et soudain on est certain comme on sait
qu’on respire que le jour finira bien
qu’on ne le retrouvera plus jamais

je parle mon pays ses routes ses jachères
les immeubles qui font barre sur la rive
je parle ce vent qui coule en pente douce
et houle les terrains vagues et les bruits
des chantiers et l'automne qui élève
ses tours de verre pour jeter quelques
reflets d'étoiles sur les tôles du fleuve
quelques mots de voyage pour savoir la vie

Le naufragé du poème

Face aux caprices de la poussière, tu tâtonnes les murs. L’ombre se glisse entre toi et la plaie et, collé à la bouche le dernier mot n’éclatera pas contre tes dents. Tu scrutes le grain, le premier, celui qui vacille entre le clair et l’obscur et qui convoque la chair du poème. En vain, l’empreinte sur la peau ne parlera pas. Les chiens auront bon effleurer de leur langue les bris de la ville, les abris-bus seront toujours vides. Le poème a foutu le camp.

.

Mais tu ne désespères pas. Tu cherches dans le cri, tu t'enivres de mots jusqu'à l'écœurement. Tu saisis l'éclat insouciant de la lune sur les toits d'usines. Le poème te hante comme un navire naufragé de l'enfance. Comme les poils d'un chat sur ton fauteuil préféré. Comme un baiser sous une pluie battante. Il est là où dieu est nulle part.

Il pactise avec la terre et prend plaisir à faire pleurer les étoiles. Le poème, parfois, est un sale gamin des rues qui s’amuse de la naïveté de l’aube. Orphelin de mots et de sensations, il vole les images, se joue du langage. Il déniche le temps derrière tes regrets et le jette en ricochets dans ta nuit blanche. Tu crois les liens brisés, mais la parole est juste interrompue, altérée par un trop plein d’encre ou un silence prolongé par l’horizon.

Tu suis un chemin, en parallèle, entre deux nuages. Il n’est jamais loin et semble te regarder du coin de l’œil. Entre chaque miette de bitume, il zigzague insaisissable comme une abeille, te titille les neurones jusqu’à plus soif. Tu écoutes son souffle à travers chaque particule de vent, afin de démêler cette apparence brutale et percer au jour sa fragilité. Sa force aussi. Tu voudrais trancher les racines, oublier d’où vient la mer. Tu espères la promesse d’un envol. Mais, le poème déjoue tes pièges et se moque de tes cheveux blancs.

Êtres de passage

Et peut-être qu'un jour le temps s'est arrêté, peut-être que ce jour, peut-être qu'à jamais

Le goût de liberté en allant vers la mer, l'énergie la folie de ne plus toucher terre, ne plus appartenir, être, ne pas partir, vivre sans avenir, ivre jusqu'à en mourir

Il y a comme un goût de rien dans une vastitude vide, entre les murs et le ciel nu, le parquet dévasté

Au bout du train le vide, les lignes qui défilent, câbles rails et cailloux, sur une ombre sans fin

Nous sommes des êtres de passage et jamais nous ne reviendrons sur nos pas, marchons jusqu’à ce que la vie chavire, allons jusqu’à disparition, chaque pas nous rapproche un peu plus de la fin

C’est une prière pour les morts, pour que la vie se reconstruise, une prière pour les vivants, pour que tout passe et s’éternise

le mot « désolé » dans sa toute impuissance, le marbre des vieux jours, le saule en sa dormance

La passe du mirage où nous attend la fin

Une ombre errante par la rue prend un passage à contre-jour, un bruit de pas qui s’est enfui revient puis une porte claque

La pluie tombe à renverse et l’eau dévale les rigoles, tous les arbres s’ébrouent, un pavé se descelle

Signes et passerelles, l’escalier dans la nuit, une cour sur une autre cour, une fuite de puits en puits

Il marche jusqu’à faire l’image, faire l’image ou faire l’arbre, c’est tout ce qu’il sait faire

Paroles et silences ne peuvent que frôler la faille d’évidence

Ses pas dans cet appartement, ses gestes d’existence

Une étole a flotté, ce n’était que l’absence

Un homme à pas feutrés traverse la lumière à tâtons dans l'espace. Son visage s'efface, il n'en reste plus rien, qu'un trou dans la masse. Tel est l'homme de verre, effacé le mystère, en sa disparition

C'est un scribe l'assis, l'homme sans la matière, au centre redouté. Assis dans son corps grand et dans son mouvement, hiératique. L'aura sans la lumière, l'orbite dans la nuit, la poussière et la vie

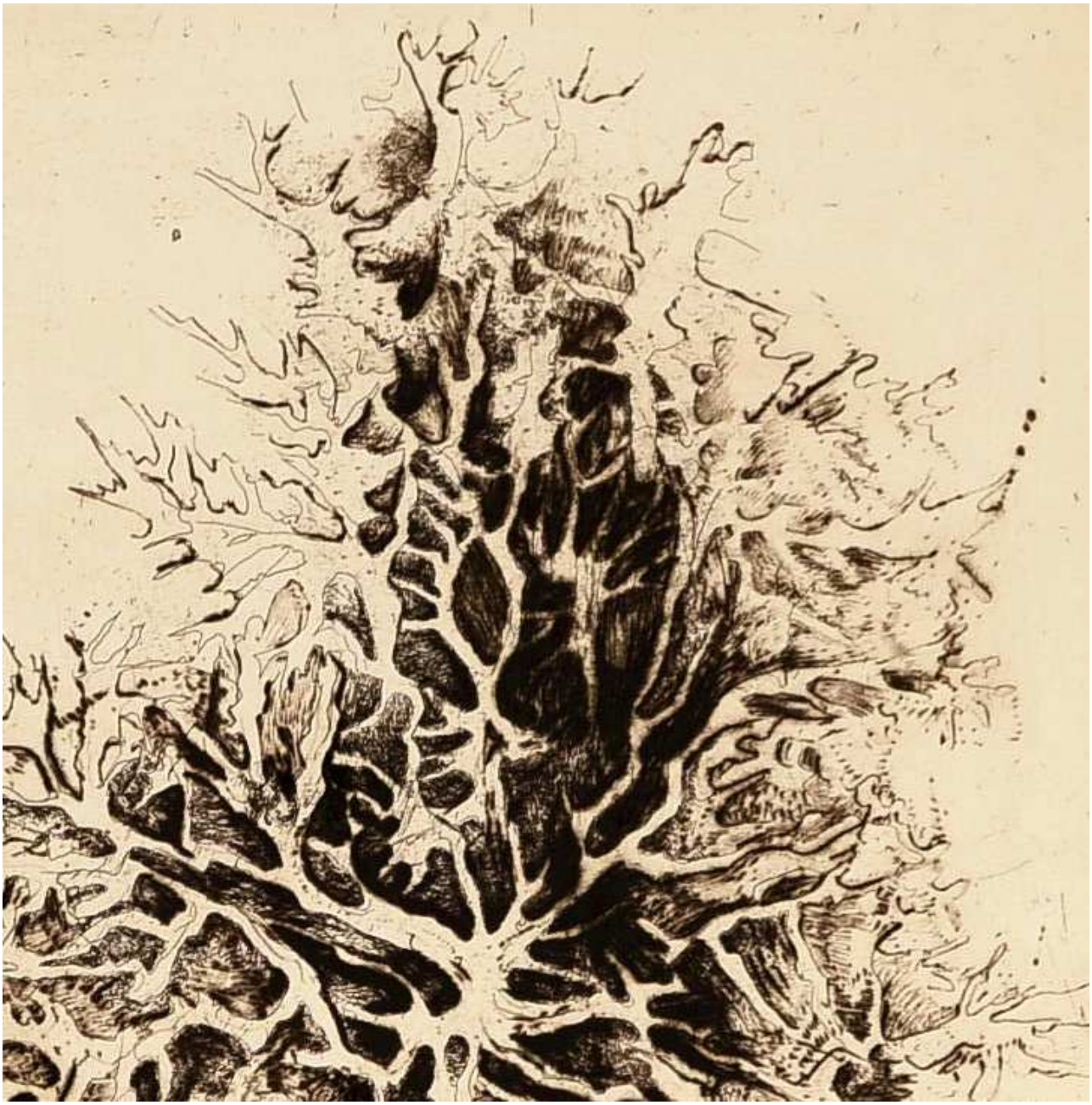
Figurine en icône, statuette magie, la femme obsessionnelle au miracle du temps. Maléfique madone, amoureuse Marie. Femme en lévitation. Est-ce que tu m'aimes mère, est-ce que tu me défends ? Nue dans l'antre de nuit, elle attend en momie que le trésor enfoui la découvre

L'androgyne et le nu, l'égyptienne et le scribe, le masque et le voyant. La naissance et la mort, le même regard bleu, un espace diamant

VALÉRIE LOISEAU

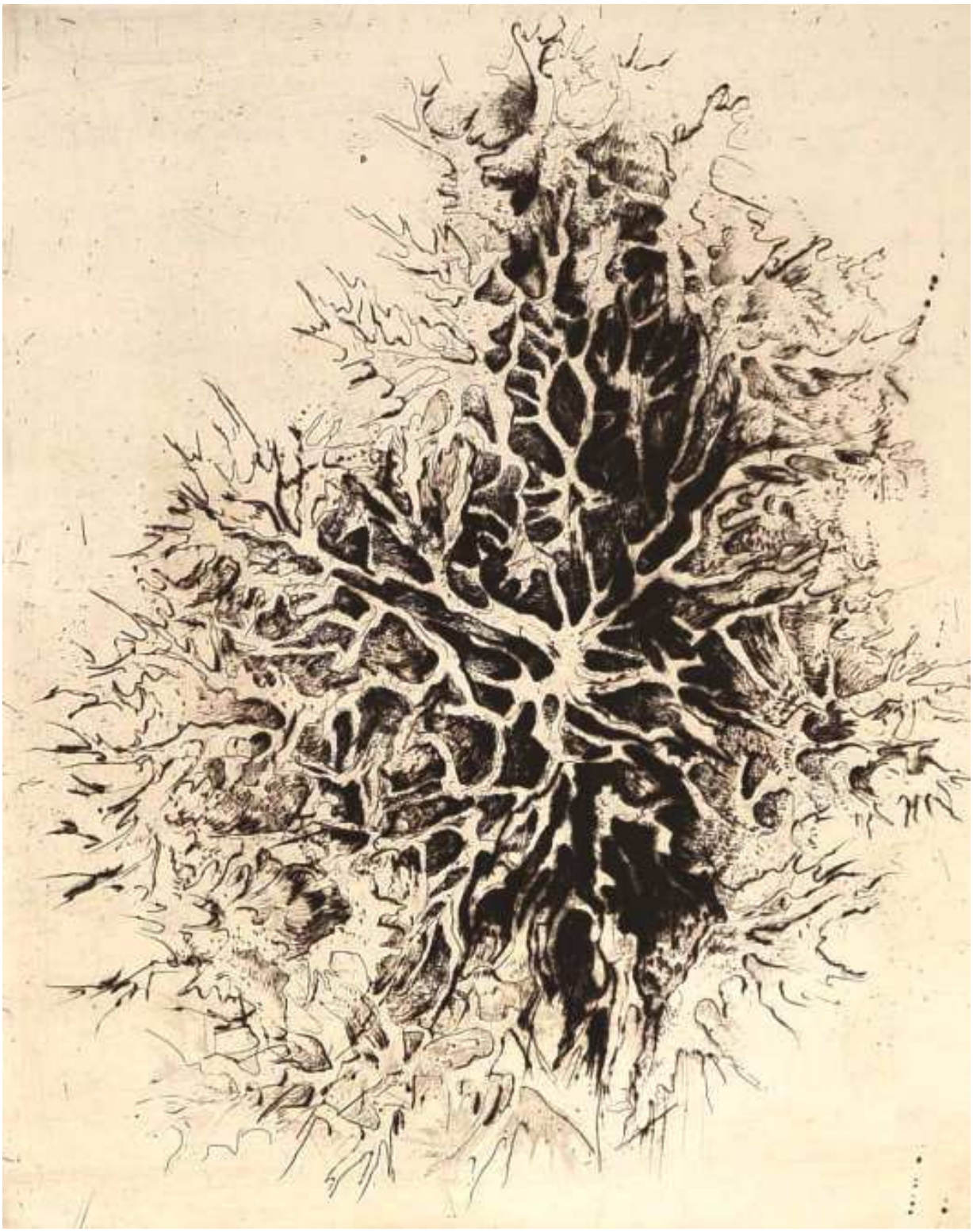
lichens des rennes

lignes végétales III

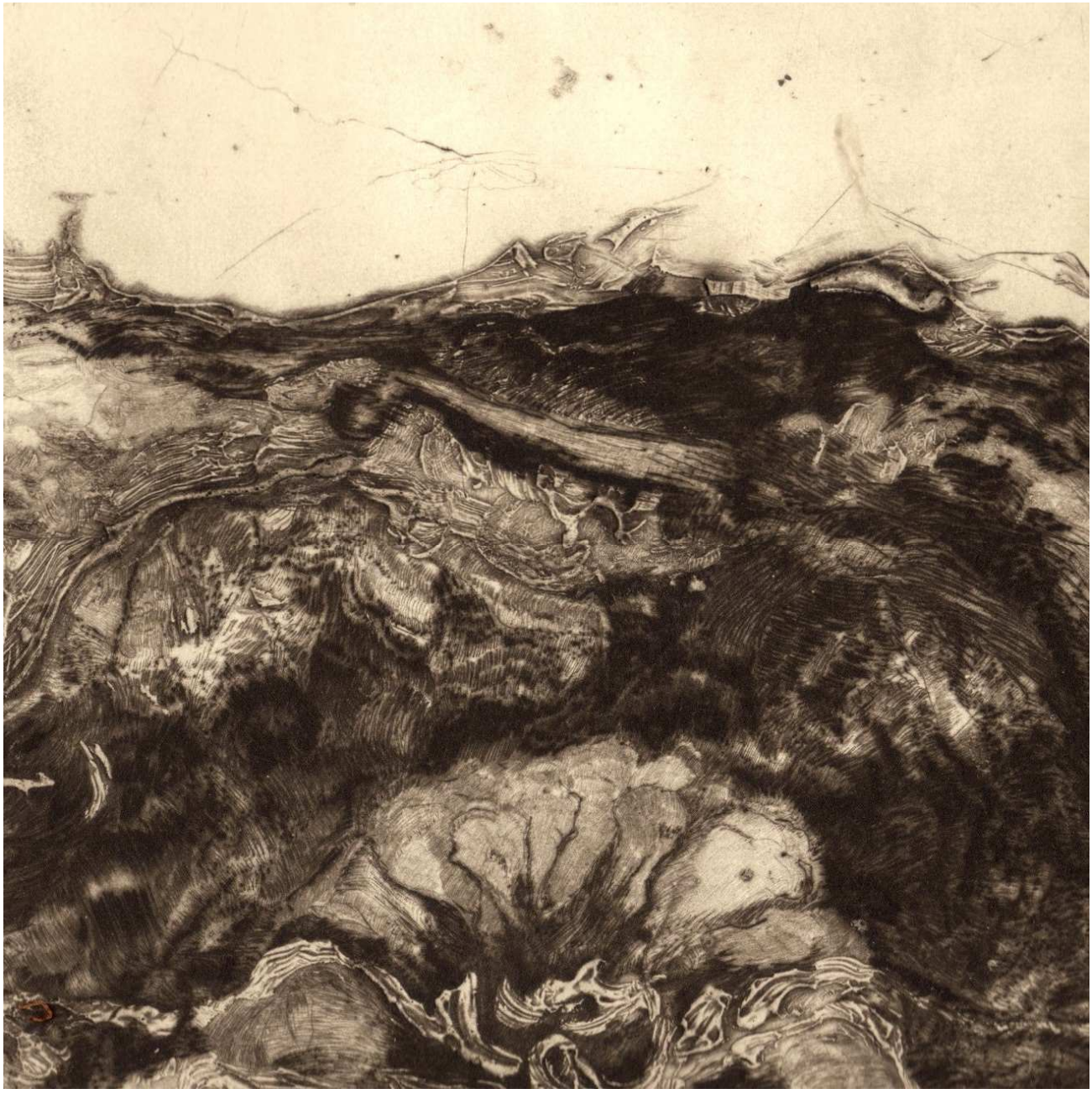


lichen 1

lignes végétales

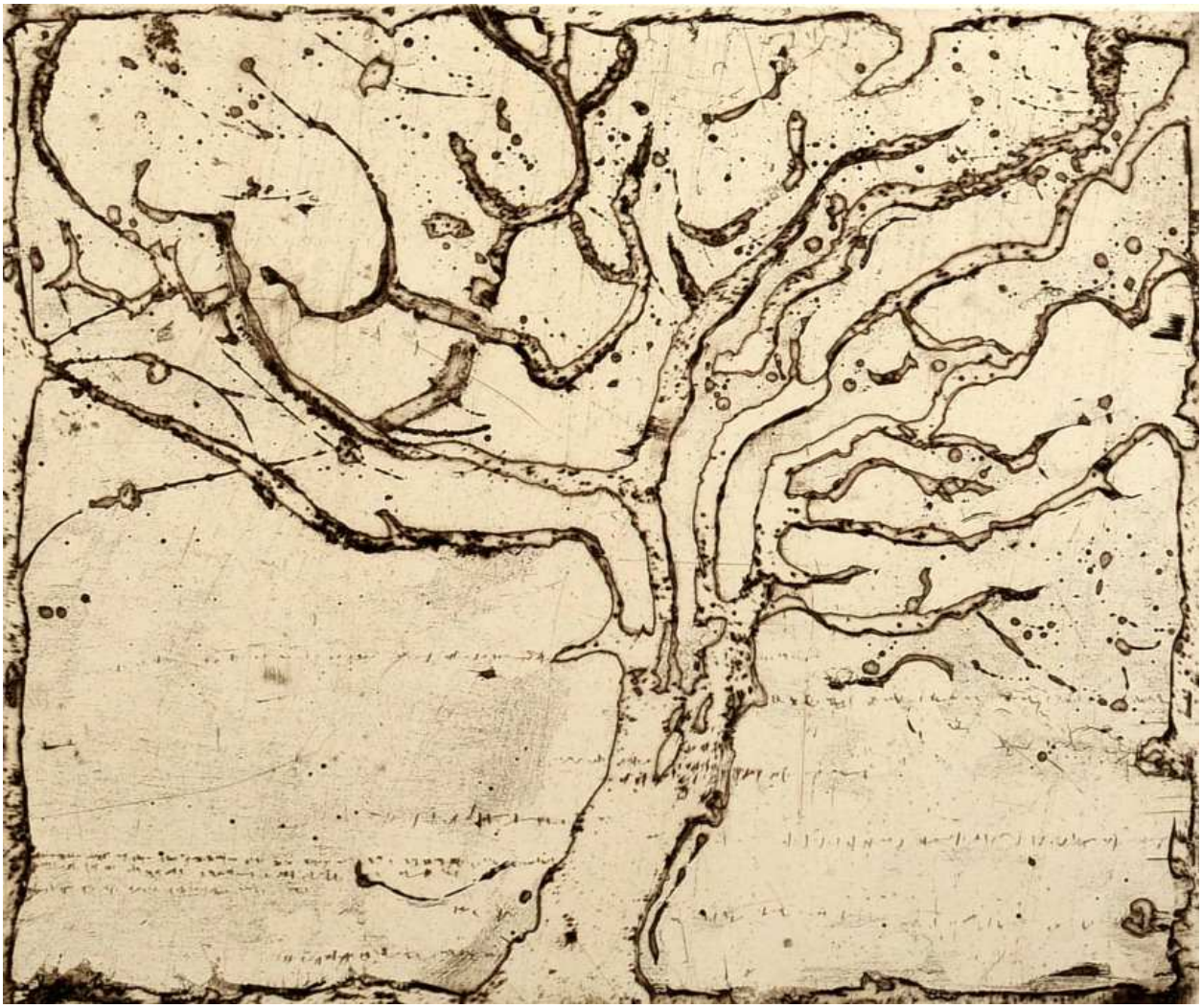


lichen 2



au coeur de l'écorce (détail)

terre d'écorce III (détail)



cartographie végétale

Le désir physique d'être "dans" et "avec" la nature, me conduit à entrer régulièrement dans ce labyrinthe de sons, d'odeurs, de lumière, dans cet entrelacs végétal, minéral et aquatique. J'ai l'envie de m'y perdre, de vivre dans un rêve éveillé où s'incarnent les puissances tutélaires des mythes anciens, sorte de réminiscence des jeux de l'enfance en forêt, et au bord de la mer.

Ce sont ces instants de vie indicibles et éphémères qui sont à l'origine de ma recherche artistique, en me confrontant à la matière, je tente de préserver une trace, une présence de ces moments troublants. Les qualités toutes particulières des techniques de l'estampe se sont révélées capables de capter, de traduire une partie de ces sensations. Ces visions sont si ténues qu'elles m'incitent à étendre les capacités de la gravure vers d'autres territoires tels que la sculpture, le livre d'artiste, voire la peinture, pour être au plus près de mes expériences intimes.

Valérie Loiseau

JACQUES SICARD

A Harry Langdon

I

Il n'est pas réel, il est symptomatique, le symptôme étant ce qui se distingue du réel par une imperceptible étrangeté. Étranger, il eût pu être ennemi ; imperceptible, il est inoffensif. Un peu à l'écart, il s'ennuie, du bel ennui dominical.

Il n'est pas compté, il est un nombre. Les nombres n'existent pas en dehors des hommes, les hommes qui ont le caractère d'évidence de la réalité objective, aussi les nombres partagent-ils ce caractère et le nombre qui au plus au haut point possède ce caractère, tout en le ruinant, c'est le zéro. Lui est un zéro *figural*, sa figure comme après les soins d'un thanatopracteur, peut-être avec trop d'ironie pour que soit atteinte la valeur nulle.

Il n'est pas un nombre, il est sa décimale. La décimale est la singularité du nombre, singularité qui a le caractère indéfini que lui confèrent les mathématiques, mais singularité qui n'est pas le moment de la physique où l'espace se change en temps et le temps en espace, ce qui marque la fin de l'un et de l'autre, c'est la limite de la décimale, c'est la limite par indolence de la décimale appelée Harry Langdon.

II

Harry Langdon n'a pas de sexe. Du moins n'a-t-il pas de sexe visible. Car il jouit en creux. Jouissance intérieure que l'on pourrait définir comme une série de décharges autodestructrices de matières constitutives : calcaire, sang, fibres, etc. Le plaisir extrait de cette espèce singulière de masturbation, masturbation rentrée qui s'apparente à la vidange, à une évacuation de gravats, lui donne une apparence dénuée de structure comme de sculpture.

Coiffé d'un chapeau petit-bord gris souris à large bande noire, cet attribut de l'homme occidental vertueux du XIX^{e} siècle est-il à sa mollesse une prothèse, fait-il office de squelette ou de canne d'impotence ? Ce serait oublier que Harry Langdon n'est pas la reproduction par enregistrement d'un être réel, il est l'artefact surgi de la pulvérulence de l'image cinématographique, dont le caractère principal est de dénaturer, désunir, déréaliser.

Ecoutant le silence massif de Harry Langdon, on le découvre taillé par un vibrato. Et c'est une myriade anarchique de sons tus : le silence d'une lumière fossile, le silence de la lenteur d'une étoile de mer, le silence d'une collision de particules, le silence d'une embrasure sans sa porte, le silence de deux mains posées à plat sur une table, le silence de la tendresse qui ne se courtise, parce que le sujet de la tendresse n'a plus rien de commun avec qui que ce soit.

Jacques Sicard

III

Il ne se frotte pas à l'espace. Ne connaît le nom des rues, faute de les arpenter. Marche par procuration. Ne sort jamais de sa chambre et lorsqu'il en sort, un roulis de roulotte l'accompagne. Qui a par conséquent des problèmes d'oreille interne. De cristaux qui n'en font qu'à leur tête. Cristaux qui consentent à reprendre leur place sous réserve d'en user avec sa tête comme avec ces sphères de verre soufflé, emplies d'eau, d'où tombe une imitation de neige lorsqu'on les retourne. D'où cet air de carême sous tempête de neige, bonhomme de neige sans pie ni carotte. Mais des problèmes d'équilibre. De vertige. De mal-de-terre. De mal-de-monde. Où vomir, là où il n'est plus d'angle, où tout est rond comme un chapeau cloche ? Où se mettre avec une forme d'échographie fœtale et des épaules qui se défaussent ? L'hiver, entre deux bûches, gîte parfois une petite boule de duvet gris, c'est une pipistrelle qui hiberne ou c'est Harry Langdon qui se protège du tournis.

IV

C'est un personnage de la peinture, comme lui réduit à une unique posture au sein d'un morceau d'espace immuable et qui n'aura que l'âge de l'instant non moins immuable avec lequel il se confond.

Pourtant, l'amorphe bouge. Le mou remue. Il y a velléité d'autonomie du mouvement. Mais la dynamique est aussitôt contrariée. Il n'y aura jamais traduction. Jamais passage à l'acte.

La figure burlesque atone, minoritaire dans le genre, dont le mouvement naissant déjà presque annexé par la gesticulation du monde est reconquis sur lui, s'apparente à la reprise individuelle, à l'expropriation sociale prônée par certains courants anarchistes du début du XX^{e} siècle.

Harry Langdon, ce serait avant toute chose être pénétré de cette vérité-là : ce que par le mouvement on gagne en espace vital, on le perd en périmètre de sauvagerie, en aire de rage.

Jacques Sicard

CE QUI DEVAIT ÊTRE FAIT

("What Needed To Be Done" "In and Out, New-York, 2013)

Quand mon père est mort j'ai mis
mes vêtements de tous les jours
et j'ai attendu avec ma
mère que l'équipe du crématorium
vienne et emporte son corps,
raide mais apaisé
tiédi mais pas encore glacé.
Quand mon père est mort
j'ai retiré la flèche
au-dessous de son aile
j'ai vu le sang couler
sur ses plumes rouges
avant qu'il ne s'envole
s'agitant
parce qu'il ne pouvait plus atteindre
ailleurs
un endroit plus sûr
et j'ai pleuré sur lui
et sur moi.
Quand mon père est mort
j'ai appuyé sur la gâchette
qui envoya le tir
dans les branches nues
où les moineaux
viennent au printemps
pour se reposer
et s'abriter.
Quand mon père est mort

j’ai retiré le crochet
de sa lèvre tendue,
j’ai ouvert son ventre
j’ai glissé mon doigt
dans la plaie ouverte
j’ai retiré son cœur
je l’ai moulu encore moite
dans son jus
et j’ai mangé sa chair.
J’ai entendu les tambours d’acier battre
une fois que mon père était mort,
je l’ai porté
dans les hautes herbes
j’ai creusé une fosse
peu profonde sous la pluie
je lui ai donné les derniers sacrements
et j’ai laissé ses os
sécher.

Quand mon père est mort je vis
son corps touché par trois tirs
roulant à terre sous chacun d’eux
comme s’il voulait
échapper à ce danger
mais le mal était fait
sa viande n’était pas comestible
sa peau, comme sa vie
n’avait plus de valeur.
Quand mon père est mort
son corps monta au paradis
mais je ne sus pas où
son âme partit
sans doute parce que je ne l’avais jamais
sentie vivante.
Quand mon père est mort
Et que je vis son corps

sur l’autel
et je sus que son âme
était déjà au paradis.
Quand mon père est mort
ses petits-fils ont creusé
sa tombe.
Quand mon père est mort
les canons ont tiré
les drapeaux ont flotté
les pigeons ont volé
et la nuit porta
des paillettes d’or sur sa robe.
Quand mon père est mort
j’ai coupé des grappes de raisins
et j’ai fait du vin.
Quand mon père est mort
j’ai avancé
sans jamais défaillir.
Quand mon père est mort
j’ai entendu le cœur
sans son renoncement.
Et quand mes pères
sont tous morts
je suis resté
pour nettoyer
tout ce qui devait être fait
Et je l’ai fait
Mais combien
les années se sont envolées.

91

Après la liste noire
Vinrent des accidents
Et des pertes humaines :
Je voulais comprendre cela, j’ai dit
Et je me suis mis au lit
Avec cette chose prise à cœur
Comme si j'étais
Henry lui-même,
Reviviscent, en essayant
De comprendre,
J'ai continué de le lire.

Il y avait de la vérité dans ce que
Critiques, crétins et censeurs
Disaient de lui et qu’ un garçon
Peut comprendre.
À savoir ce que ça veut dire d'être un homme.
À savoir aussi que le jardin d’un enfant
Ne doit pas être rempli
D’éjaculations et de pulsions
Ni du crochet d’un bras
Avec ses mouvements de droite et de gauche
Dans la soif de contact amical,
De la solennité d’un bain,
De la sublimité de la petite mort
De l’extase orgasmique
Par les déplacements cellulaires
D’une chimie naturelle

Michael Foldes

Due à la présence de l’autre.

Il n’existe aucune clarté

Dans cette illusoire charité

Aucune œuvre de bienfaisance

Dans ce don.

N.B. de l’auteur : Henry Miller vécut au 91 Remsen Street Heights à Brooklyn entre 1924 et 1925. J’ai découvert cela le 31 Aout 2013 tandis que je tournais autour de cet immeuble et d’une autre paire de blocs pour tuer le temps. Cela me confirma que dans l’ordre naturel la mort (le meurtre de temps) et la vie (l'écriture d'une poésie) coexistent.

Traduction de Jean-Paul Gavard-Perret

Émeric Outreman

PATRICK LE DIVENAH

BLOCS *(extraits)*

5-5 fulminer est mauvais pour la santé fulminer est mauvais pour le cœur mauvais pour le moral fulminer tue quand vous fulminez en société vous risquez de détoner voire d'exploser quand vous fulminez vous contaminez votre entourage qui devient fulmineur passif et qui risque alors de fulminer à son tour trop de fulmination empeste les rapports et l'haleine on peut arrêter de fulminer c'est possible il suffit de prendre les choses du bon côté quelles choses ? beaucoup de choses à vous d'établir la liste si vous prenez les choses du mauvais côté c'est dangereux les choses peuvent se retourner contre vous et pas du bon côté

si vous avez pris l'habitude de prendre les choses du mauvais côté il n'est peut-être pas trop tard en cherchant vous pouvez trouver le bon côté il suffit de chercher en prenant un peu d'aide ça se prend sous forme de bonne volonté et alors en cherchant bien vous arriverez à trouver le bon côté

le plus souvent c'est de l'autre côté

5-6 alors une mutation formicidienne pourquoi pas
oui la question mérite réflexion fourmis à l'intelligence collective hommes sans intelligence collective hommes qui craignent la collectivité ou tombent dans le collectivisme pas pareil ne pas confondre
revenons aux fourmis où chez deux espèces au génome déjà séquencé (à suivre) 33% des gènes sont identiques à ceux de l'homme voilà qui est encourageant
alors certes voilà aussi un régime monarchique féminin
certes voilà aussi une société où les castes ouvrières sont les plus nombreuses
certes en outre elles sont stériles
certes voilà aussi des mâles qui meurent après s'être reproduits
certes chez la plus grande des espèces les ouvrières sectionnent l'abdomen de leurs amants avant la fin même de l'accouplement et j'en frémis d'identification
certes voilà qui donne à réfléchir
alors peut-être pouvons-nous essayer plus simplement d'acquérir un peu d'intelligence collective peut-être

6-2 et pourtant 170.000 ah que ça fait rêver
au cm² bien sûr
loutre à poils
de mer
loutre de mer à 170.000 poils
au cm²
rêve je rêve rêve d'être à 170.000 poils
bénéficiant en outre
moi qui suis imberbe
d'une couche d'air sous les poils
ce dont je ne bénéficie pas actuellement
et que dire des muscles sphincter de mes oreilles et de
mes narines
qui me permettraient de plonger sans que l'eau pénètre et cela
grâce à leur fermeture
automatique !
conscient qu'actuellement mes muscles sphincter
pauvrement humains ah !
ne m'offrent qu'un usage assez restreint
ah ! j'aurais des poumons plus larges en proportion
j'aurais un meilleur taux d'hémoglobine et je ferais
la planche ah !
toute la journée aux îles Kouriles ou Aléoutiennes
mais surtout j'aurais
des poils des poils des poils des poils jusqu'à 170.000
au cm²

8-1 sortons du gouffre

il est temps de reprendre respiration et de réparer des injustices
celles dont sont victimes des êtres qui ne font guère parler d'eux
des êtres peu invités sur les plateaux
l'heure est venue d'en faire l'éloge panégyrique
ne nous privons donc pas tels les orateurs antiques
de donner un peu de la voix

toi qui es considérée comme notre mère à tous
toi qui ne rimes qu'avec toi-même
comme le sait le poète
alors que tu vis en colonies immenses
et possèdes de multiples espèces
ô toi le goémon toi le fucus
varech d'algues brunes sargasses et padines
vertes ulves ou laminaires
caulerpes et corallines
euglènes vauchéries chlorelles et volvoces
némales et rhodophycées
ave alga ! ô toi
l'algue !

8-2 rendons aussi hommage aux Némertes
rendons hommage à la lutte courageuse des Némertes
pour leur indépendance
après de longues années d'assimilation aux Plathelminthes
les Némertes ont enfin obtenu leur autonomie
enfin !
enfin les Némertes après de longues années d'assimilation
aux Platelminthes
ont obtenu leur autonomie
enfin !
due à leur absence de cœlome cette assimilation n'avait pas tenu
compte des différences fondamentales que sont la paroi du corps à
structure complexe l'appareil circulatoire le tube digestif différencié
avec anus
et la trompe dévaginable logée dans le rhynchocœle
quelle erreur ! quelle négligence ! légèreté ! mégarde !
peut-être même escobarderie…
enfin justice est rendue !
vive l'autonomie des Némertes !
vive les Némertes !

Patrick Le Divenah

8-3
qui possède plus beau nom que celui d'ornithorynque
qui possède plus belle mâchoire en même temps que plus belle queue
quel mammifère mieux que lui sait prouver son originalité
préférant pondre plutôt qu'accoucher
qui subit sans broncher incrédulités moqueries et quolibets
tels que résidu de canard embryon de loutre fœtus de serpent
castor bâtard
ô toi l'ornithorynque à l'originalité si anatomique
ô toi l'ornithorynque pas rabat-joie par tes bajoues
ô toi l'ornithorynque pas cancan par le bec
ô toi l'ornithorynque castor par la queue
ô toi l'ornithorynque loutre par les palmes
ô toi l'ornithorynque serpent par ton venin sporadique
ô toi rêve de taxidermiste
comment peux-tu être moqué toi notre maître
toi qui maîtrises l'électroperception la plus sensible de tous les monotrèmes
toi qui maîtrises l'homéothermie à 31° Celsius
toi qui maîtrises la sexualité à raison d'un seul accouplement par an
toi la femelle qui maîtrises le double art si rare de pondre et d'allaiter
ô toi qui en 1939 bouleversas le monde par ta révélation publique
ô toi qui participas à la bataille de Zoug Amag Zlong

ô toi l'ornithorynque je te salue

SI LA TROISIEME PEAU

Mon front est fissuré
Mon corps est un piano brûlé
et des bateaux essaient de traverser ma gorge

Quand je me promène dans les jardins noirs
je ne sais comment passent les chemins
où les maisons s'appuient sur leur toit
pourquoi les impasses ont fermé leurs entrées
si la lumière au loin mène au lac ou se brise
ni quand les verticales s'arrondiront

Ta robe est bord de fleuve
et ton corps s'appuie sur le vent

Sous ton bras une éclipse
et le bleu scintillant des possibles

Il te regarde
humilité de fougère brunie
Il te garde

Ton menton s'appuie sur le soleil levant
et quand tu baisses la tête l'étoile monte dans le bleu

Parfois un oiseau s'envole de ton sourcil

Ton mystère se penche et les nuages caressent tes épaules

Je ne sais comment ta bouche accueille le vide
ni d'où vient la nuit qui chuchote pour toi

J'aimerais m'approcher de tes secrets

PHILIPPE JAFFEUX

COURANTS III : LE CHAOS

(extraits)

1

Il écrivait par instinct auprès d'un animal qui apprenait à penser.
Son corps était mis en case par un dessin depuis qu'il parlait dans sa bulle.
Il leva ses mains en l'air pour attaquer le clavier d’un ordinateur criminel.
Son silence était souvent opportun car il parlait toujours trop tôt ou trop tard.
Il applaudissait ses prières depuis qu'un vide s'était glissé entre ses mains.
Il pensait avec son cœur pour être l'artisan de son instinct.
Le papier blanc nous revigore car sa nature est semblable à celle du soleil.
Les jeux étaient les maîtres du chaos s’il se mesurait à l'unité de son je.
Voir est un savoir qui reflète une image silencieuse de notre ignorance.
Il moulait des pages blanches pour donner du grain à sa folie des moulins.
Il touchait le poids de sa pensée avec son corps lorsqu’il tenait sa tête entre ses mains.
Il jouait avec la fin de sa faim pour nourrir des lettres avec des sons.
Les hommes l'abandonnaient depuis que le silence était sensible à sa solitude.
Il fut ignoré par son enfance lorsqu'il apprit à s'émerveiller.
Son corps pesait sur la terre car il parlait afin de s'envoler dans l'air.
Le chaos s'empare de l'alphabet lorsqu'il est accablé par la fureur d’un ordre inconnu.
Il parlait aux animaux car il ne supportait plus la cruauté de leurs cris.
Il donnait un sens à son âme s’il sentait la direction de ses cinq sens.
Il écrivait pour s’amuser avec lui-même car il était obligé de parler à tout le monde.
Il continuait à dessiner des lettres afin de cultiver son immaturité.
La nuit l’illuminait s’il manquait de lumière pour noircir une page blanche.
La forme des nuages donnait un sens au hasar*t* lorsqu’il marchait a l'aveuglette.
La science des lettres s’unit avec l’art des nombres pour engendrer un alphabet monstrueux.
Il oubliait la parole depuis qu'il apprenait à écrire pour se souvenir de son premier cri.
La force de sa pensée se matérialisa en une page blanche dès qu’il créa sans effort.
Il réussit à écrire un mot mort lorsqu'il se trompa à une lettre près.

2

Seuls les cercles savent se mesurer à un temps qui tourne en rond depuis toujours.
Il eut le courage de devenir fou lorsque les lettres eurent peur de se transformer en nombres.
Il progressait à l'envers depuis qu'il marchait en arrière afin de ne pas se retourner.
Il sentit le souffle d'une image dès qu'il se tut pour voir la couleur de l'air.
Il possédait un reflet de son corps depuis qu'il avait peur de vivre dans la peau d'un autre.
Les lettres sont créées par des images qui nomment une parole divine.
Une larme du ciel tomba dans son œil afin qu'une goutte cristallise le sel de sa tristesse.
Il se connaissait depuis qu'il savait que sa mort serait identique à celle de tous les hommes.
Les mots se frottent l'un contre l'autre pour être séparés par le feu d'un vide inventé.
Notre âme nous soigne parce que nous ne savons pas la définir.
Le but de sa voie était d'être compris par des lettres qui ne jouaient plus avec sa voix.
Il gardait un silence salvateur depuis qu'il confondait l'air avec de l'eau.
Les ordinateurs sont précaires car ils exploitent les lettres éternelles d'un alphabet chaotique.
Nous sommes fous si nous croyons posséder une parole qui appartient à la liberté de l'air.
Il écoutait des sons avec ses sens parce qu'il n'était pas à une voyelle près.
L'invention de la roue encercla celle de l'alphabet afin d'écraser un vide incréé.
Il mourait tous les jours en retard car il était prêt à s'endormir pour commencer à vivre.
Il s'abandonnait à une multiplicité de vides afin de maîtriser l'uniformité d'une page blanche.
Les dieux croient en leur ignorance depuis que les hommes savent qu'ils sont des animaux.
Il perdit la boule à force de marcher en rond sur une terre circulaire.
Seuls les abécédaires parlent pour tout le monde parce qu'ils sont anonymes.
Il oubliait de signer ses pages blanches afin de glorifier la création d'un vide parfait.
Il pensait à la fin du monde dès qu'il écrivait pour être sauvé par des lettres éphémères.
Son ignorance d'éveillé le décevait depuis qu'il était étonné de savoir écrire.
Il se limitait à observer vingt-six étoiles pour apprendre à lire dans le ciel.
Il voyageait avec des pages blanches en vue d'être dépaysé par son angoisse.

3

Un ordre se cache derrière le hasar*t* afin de révéler le jeu d’un monde chaotique.
Il refusait de se refléter dans les miroirs pour affermir son image de révolté.
La terre nous avorta lorsque le vide accoucha d'un univers infini.
Il observait ses pages blanches avec un télescope pour se rapprocher de sa nature solaire.
Les machines nous apprennent à devenir mortels parce qu’elles sont inhumaines.
Il enterrait des pages blanches sous la neige afin de refroidir son angoisse.
Il était entouré par un univers infini depuis qu'il existait au centre d'un cercle terrestre.
Il fut présenté à son absence dès que sa page pris la forme du vide.
Les lettres sont belles si elles se séparent des mots afin d'être seules.
Il se mesurait à la force d’un silence poli car ses mots étaient trop gros pour être prononcés.
Les chiffres domestiquent un chaos mis en forme par la nature d’un hasar*t* bestial.
Il franchissait clandestinement la frontière avec sa solitude pour devenir étranger à lui-même.
Il ne croyait plus au soleil depuis que ses pages étaient obscurcies par de l’encre inhumaine.
Notre mort est d'abord psychique avant d'être physique.
Son ombre perdait la trace du soleil depuis qu'il s’orientait grâce à la nuit.
Les pages sont illuminées par leur fond lorsque le vide atteint le sommet de sa forme.
Il respirait au lieu d'écrire depuis qu'il utilisait ses mains pour étrangler l'air.
Il recyclait la nature du papier lorsqu’il effeuillait des livres sous un arbre.
Chaque mot cite l'alphabet avec des lettres qui sont rangées dans un ordre chaotique.
Les animaux se résignent à être sages pour soigner les hommes de leur folie.
La terre trouva un endroit pour se détruire dès que le vide se renversa afin de nous créer.
Il dansait au lieu de marcher depuis qu’il avait fait un premier pas sur l’air.
Il avait la chance de jouer sur une scène de théâtre lorsque ses pieds touchaient du bois.
Les formes et la création s’enchevêtrent afin de définir le fond mystérieux de l'art.
Ses pages blanches brillaient dans ses rêves car il avait la tête dans les étoiles.
Il se cognait contre la transparence de l'air parce qu’il était choqué par ses paroles.

…/

Remise de peines

Un dragon kitsch s'enroule, se déroule
Ondulation
Sur la céramique noire de mon bol

Je mettrai une maison plus autour
Avec du demain qui rentre par les fenêtres
Le tumulte rangé des batailles
Dans la remise
Tout au fond du secret jardin

Cascadent les chants d'eau
Des ruisseaux qui assaillent chaque pore de la terre

Laisser au bord des routes
Les parapets flanqués de bouquets de mémoire
Et léguer au brouillard la citadelle
Et tout ce qu'elle recèle de parfums de jasmin
Et de thé

Je suis riche héritière de l'aube et de son souffle

Ce que je sais le mieux non-dire

J'attends un oubli *perceptible*
Qui me viendrait on ne sait d'où
Comme un silence révélé
L'irréversible tournure des choses
Vertige calcaire des falaises
Mais s'il m'avait fallu tomber
Depuis
Depuis le temps, je l'aurais fait
Il est trop tard, maintenant
Il est trop de nuits *passées*
Ce matin je relève ma vie
Une vire-voltige de neige
Des baisers doux de givres blancs
Un reste d'hiver *italique* saupoudré sur les épaules
Ce que je sais le mieux non-dire pour en arriver enfin là
C'est le cœur assidu qui bat
Le cœur qui bat et puis courir
Crisse, la trace de mes pas
Et puis la vie, et puis l'issue
Au bout du vent les bras offerts
Ouverts
Grand

D'où viennent les images

Une page de sirocco cette nuit s'est ouverte
Un souffle à peine plus appuyé que le silence
Un gouffre de sud dans la brèche
Je n'invente rien
Ocre, la neige au matin
C'est comme ça que les mots suspendent à la mémoire
Des chapardes d'images
Des horizons noyés
Des tempêtes éteintes

La mer bat dans les tempes
Un ressac de nuits et de jours et de nuits

Lorsque le ciel arbore
Un soleil amarré à l'encre des orages
Je ne sais plus alors à quel monde appartient
L'aube ainsi convoquée

Hors-chant

La longue nuit s'amenuise
Poreuse
Persiste une buée d'hier
Hors-chant ténu
Qui tient la note
Et puis se fêle
Distille des grumeaux de lune
Friables sous la dent du jour
Mordre à demain
Le goût des songes

YANNIS LIVADAS

Équilibre

Nous comprenons avec les becs
Nous restaurons le moule.

Et que tu le veuilles ou non
Tu décides avec cette bouche
Que dans la bouche on t’a donné.

Tu engloutis la baleine de Jonas
Et tu nages à l’intérieur de ton estomac.

Tu chantes
Car quelque chose chante
En toi.

Le sourire au crâne mort

Les poèmes du monde
Ont besoin de place
Pour mes mots.

Seuls méritent de l’or
Les moulages des mendiants.

Tous les pleurs que tu puisses verser
N’en feront pas tomber tes yeux.

La fureur des organes m’amène au poème
Le tonnerre de la respiration qui lâche du lest.
Et la secousse.

Le vide la première personne.

Je ne suis pas complètement né encore.

Je suis au côté de celui qui écrit

Je n’écris pas
Je me manifeste à l’intérieur des
Juxtapositions des expressions des mouvements
Des tentatives.

D’où qu’il vienne à passer
Je l’attraperai le poème

Mes remarques
Vont et viennent
Elles n’ont pas besoin de remarques

Le climat soudain
nous a rejetés

Un blues en mineur

Je suis au côté de celui qui écrit
Il a mes propres mains.

Traduction d’Anne Personnaz

Émeric Outreman

RAFAEL AYALA PÁEZ

La maison que je suis

Avec l'espoir et sans espoir
Nous retournons chez nous toujours
Jaroslav Seferis

C'est la maison des joies perdues
la maison où toutes les choses confluent

C'est la maison
où le bourdonnement du soleil s'écoute
à travers des fentes de la porte

C'est la maison
où la plus profonde nuit
tombe du mur goutte à goutte

C'est la maison de ceux que nous oublions quotidiennement
Où toutes les choses confluent.

Le secret de l’air

Tu es un esprit vagabond
qui se meut parmi le feuillage
sous les cailloux dans le sable

Vent qui me parle dans le balancement
des arbres
libellule d’azur absolu, pur.

Souffle éternel qui porte le calme.

Traduction de Camilo Fernández Cozman

Les auteurs présents dans ce numéro :

Rafael Ayala Páez

Rafael Ayala Páez est né à Zaraza, Guárico, au Venezuela en 1988. Il a étudié à l'Universidad Nacional Experimental Simón Rodríguez (UNESR). Il est l'auteur de *Bocados de silencio* et *The lightness of matter*, parus tous deux en 2012 et son travail a été présenté à *The Blue Hour Anthology – A collection of poetry, prose and art* (2013). Il a été invité cette année au *XI Encuentro Internacional Poesía UC* (Venezuela). Ses poèmes ont été traduits en langue anglaise, allemande, française et hébraïque.

Arnaud Beaujeu

Né en 1973, Arnaud Beaujeu est agrégé de lettres, docteur en langue et littérature françaises. Membre du comité de rédaction de la revue *NU(e)*, il a coordonné deux numéros, « *Michel Steiner* » avec la participation de Willy Ronis, Michel Steiner, Bernard Vargaftig, Béatrice Bonhomme et « *Anthologie* » en collaboration avec des écrivains et poètes. Il a publié des poèmes dans plusieurs numéros de la revue *NU(e)* et la revue en ligne *Terres de femmes*. D'autres suites de poèmes sont à paraître prochainement dans les revues *Arpa* et *Thœuma*. Il a par ailleurs publié plusieurs articles ou entretiens sur des poètes contemporains (Bernard Vargaftig, Jean-Pierre Lemaire, Pierre Dhainaut, Marie-Claire Bancquart, Béatrice Bonhomme, Charles Juliet, François Cheng, etc.) et publié deux ouvrages critiques : en 2010, *Matière et lumière dans le théâtre de Samuel Beckett*, aux éditions Peter Lang (Oxford, Berne), et en 2011, *Samuel Beckett : trivial et spirituel*, aux éditions Rodopi (New-York, Amsterdam).

Colette Daviles-Estinès

Naissance au Vietnam, enfance en Afrique. Anciennement paysanne, aujourd'hui citadine, elle puise son inspiration dans un sentiment de perpétuel exil. Quelques textes publiés à *La Barbacane ainsi que dans les revues Le Capital des mots et La Cause Littéraire.*

Rémi Faye

Rémi Faye est né le 27 octobre 1956 à Neuilly-sur-Seine. Il enseigne l'allemand dans un lycée et en classe préparatoire dans le Val d'Oise. Son œuvre poétique comprend les livres *Salles d'attente*, Éditeurs Français Réunis, collection Petite Sirène, 1979, *Sang et eau* (Édition Ipomée, collection Tadorne, 1987), *Fièvre blanche* (Prix Max-Pol Fouchet, collection L'Atelier Imaginaire, Castor Astral, 2000), *Entre les marges* (Le Castor Astral, 2002), *Dernier Stade* (Tarabuste, 2003), *Changement d'état* (Editions Henry, 2011) et un recueil collectif, *De l'obscure étincelle* (six poètes d'expression française, L'Harmattan, collection Levée d'ancre, 2004).

Michael Foldes

Michael R. Foldes est né en 1946 et vit dans l'état de New-York: Il travaille comme ingénieur commercial spécialisé dans les écrans électroniques et les sources d'énergie. Depuis 2004, il dirige et publie « *Ragazine.CC* » magazine indépendant en ligne de l'art et de la culture. (*http://ragazine.cc)* Foldes est diplômé de l'Ohio State University en arts et anthropologie. Il a publié des recueils de poésie et des livres. Il est entre autre l'auteur de « *Sleeping Dogs* »: une histoire vraie du bébé Lindbergh son enlèvement et le procès de Bruno Richard Hauptmann (Split Oak Press, Ithaca, NY, 2012). Il siège au conseil consultatif de la Campagne pour un choix éclairé citoyens (*http://www.cicorg.com*) et le comité de poésie de « We Are Vous Project » *(http://www.weareyouproject.org/).*

Georges Guillain

Chargé de mission à la *Direction Académique des Arts et de la Culture* de Lille, entre 1995 et 2010, il a fondé le *Prix des Découvreurs*, un prix inscrit au B.O. de l'Education nationale, qui vise à introduire à l'école la poésie de notre temps. Animateur de rencontres, il a collaboré plusieurs années à *La Quinzaine littéraire* ainsi qu'à la revue *POEZIBAO*. Parmi ses publications les plus récentes: *Déplacement du poème dans l'espace à plus de 30 kms / seconde* réalisé avec le peintre Rémi Darbre, juin 2007 ; *Petite ménagerie avec restes de chien merles* en collaboration

avec le peintre Monique TELLO Éditions Rehauts septembre 2008 ; *Compris dans le paysage*, Éditions Potentille, juin 2010 et *Avec la terre, au bout*, Atelier La Feugraie, mars 2011, publié avec l'aide du CNL.
À écouter: Georges Guillain lu par Denis Lavant et par Guillaume Gallienne dans l'émission *Ça peut pas faire de mal*: *http://goo.gl/fsmTxp*

Philippe Jaffeux

Philippe Jaffeux. Né à Paris, habite dans le Var. Études de lettres et de cinéma. *Alphabet* est un texte composé de 390 pages divisées en 15 lettres de 26 pages. *L'Atelier de l'Agneau Éditeur* a publié la lettre *O L'AN /* et *Les éditions Passage d'encres* ont publié la lettre *N L'E N IEM*^{e}. Des extraits d'*Alphabet* ont notamment été publiés dans les revues *Boxon, Ouste, N4728, Népenthès, Formules, Dissonances, Décharge, Poésie Première…*et en ligne *: Sitaudis, Inks-Passages d'encre, Tapages, Incertain Regard*…Quelques articles peuvent être consultés sur *http://www.philippejaffeux.com/philippejaffeux-articles.php*.

Patrick Le Divenah

Patrick Le Divenah (Paris) œuvre dans les arts graphiques (collages, encres, photos) tout comme dans l'écriture. Il est publié dans *L'Intranquille, Verso, Passage d'encres, La Passe, Moebius, Décharge, Rue Saint-Ambroise…* revues qu'il illustre parfois, et dans plusieurs revues en ligne. Son exploration poétique adhère souvent à ce qu'annonçait Breton, la complémentarité de la poésie et de la science. A publié *Mémoire de l'Imaginaire, Fragments (textes/ photos)* éd. Passages d'encre. Ses *Blasons du corps féminin* viennent de paraître aux éd. L'Echappée belle (seront présentés le 30 novembre,19h30, à la Librairie la Lucarne des écrivains, Paris 19^{e}).

Jean-Pierre Lemaire

Jean-Pierre Lemaire, né en 1948, enseigne les lettres au lycée Henri IV et à Sainte-Marie de Neuilly. Après une enfance dans le Nord de la France, il s'installe en région parisienne avec sa famille. Il commence à publier de la poésie dans les années 80, avec le soutien de Jean Grosjean et Philippe Jaccottet. Il a fait paraître à ce jour neuf recueils de poèmes, principalement chez Gallimard, un essai sur la poésie et un autre sur Bernadette Soubirous. Il a reçu en 1999 le Grand Prix de poésie de l'Académie française.
Derniers titres parus : *L'Intérieur du monde* (Cheyne, 2002) ; *Figure humaine* (Gallimard, 2008) ; *Marcher dans la neige, un parcours en poésie* (Bayard, 2008) ; *Bernadette Soubirous, la plus secrète des saintes* (L'Age d'Homme, 2013) ; *Faire place* (Gallimard, 2013).

Yannis Livadas

Yannis Livadas né en 1969 est un poète grec contemporain. Il est également éditeur, chroniqueur et traducteur. Ses poèmes ont paru dans de nombreuses revues de poésie françaises et étrangères...(grecque, américaine, indienne, croate, irlandaise, espagnole et serbe.). Il vit aujourd'hui à Paris. Parmi les dernières parutions : *l'Étoile Espace électrique / Une anthologie internationale des écrivains marginaux* [Est inclus avec 4 poèmes] (Inde, Graffiti Kolkata, 2010), *Les marges d'un homme centrale* (Inde, Graffiti Kolkata 2010), *Ati* [poèmes Dispersée 2001-2009] (Athènes, Kedros 2011, *Kelifus* (France, Cold Turkey Press 2011), *Ravaged By The Hand Of Beauty* (France, Cold Turkey Press 2012), *Bezumlje* (Serbie, Peti Talas 2012), *La Chope Daguerre et poèmes de Coquille* (Athènes, Kedros 2013).

Valérie Loiseau

Valérie Loiseau est graveur sculpteur. Elle travaille et vit dans les Yvelines au Mesnil St Denis, commune de la vallée de Chevreuse. Elle a étudié aux *Beaux-arts* de Versailles, à *l'École d'Art Graphique* de Peningen et à la *faculté des Arts Plastiques* de St Charles à Paris. Avec la *Société d'Encouragement aux Métiers d'Arts (S.E.M.A),* elle complétera sa formation durant un an chez l'imprimeur Tanguy Garric à Paris, dans le cadre d'un stage d'ouvrier imprimeur en taille-douce. Graveur sculpteur depuis 25 ans, elle mène en parallèle une activité d'artiste intervenante dans différents lieux. (Écoles, musées, institutions culturelles, associations…) pour un public d'enfants et d'adultes Depuis 2 ans, elle enseigne la gravure aux enfants à l'atelier de la Villedieu à Elancourt (78).

Maurice Mourier

Maurice MOURIER, né en 1936 a tâté d'activités diverses: diplomatie (Japon, Espagne, Syrie, Paris), université (Lyon, Nanterre), critique littéraire et cinématographique (cette dernière sous le nom de Michel Mesnil), réalisation de courts-métrages documentaires pour la télévision...Son domaine de prédilection est néanmoins l'écriture romanesque (*du Miroir mité*, Gallimard 1972, à *Ajoupa-Bouillon*, EST-Samuel Tastet, 2009) et la poésie (*On se sent moins jeune par temps pluvieux*, Caractères, 2009). Les poèmes édités dans ce numéro sont extraits de *L'ivre de bords*, son second recueil (Caractères, décembre 2013).

Émeric Outreman

Émeric Outreman est né au Havre en 1971. Après des études d'Arts plastique à la Faculté de Lille puis à Paris, il revient vivre et travailler dans sa ville natale. Il se définit comme « en continuelle recherche ». Il est possible de poursuivre la découverte de son travail sur son site : *outreman.com*

Lydia Padellec

Née en 1976 à Paris, Lydia Padellec est poète, haïjin, plasticienne. Passionnée par les livres d'artistes, elle a créé en 2010 les éditions de la Lune bleue consacrées aux poètes et artistes contemporains. Plusieurs publications en revues (*Incertain regard, Terre à ciel, Les Hommes sans Epaules, Arpa, Recours au poème…)* et anthologies en France et à l'étranger. Ses derniers recueils parus : *La maison morcelée* (Le bruit des autres, 2011, Prix PoésYvelines des Collégiens 2013), *La mésange sans tête* (Eclats d'encre, 2012), *Sur les lèvres rouges des Saisons* (éditions de l'Amandier, 2012), *Et ce n'est pas la nuit* (éditions Henry « La Main aux poètes », 2013). *http://surlatraceduvent.blogspot.fr/*

Roselyne Sibille

Roselyne Sibille est poète, écrivain de voyages et traductrice. Elle co-crée avec de nombreux artistes, fait des lectures musicales et participe à des expositions. Parmi ses récents livres :
2009, *Par la porte du silence* (recueil trilingue (français-anglais-coréen) publié en Corée du Sud) - peintures de Bang Hai Ja - traductions de Michael Fineberg et Moon Young-Houn *;* **2010**, *Lumière froissée* - encres de Liliane-Ève Brendel - Éd. Voix d'encre ; **2011**, *Implore la lumière* - peintures de Sylvie Deparis - Éd. SD *;* **2012**, *L'appel muet* - Éd. La Porte *;* **2013**, *La migration des papillons* - Éd. La Porte (co-auteur Sabine Huynh).

Jacques Sicard

Naissance de Jacques Sicard dans une ville moyenne et sans relief au bord de la Méditerranée ; aujourd'hui, résidence close non loin de là, sur une presqu'île naguère de cabanes et de pêcheurs ; activité alimentaire, à titre de civil, jusqu'à fuite bien avant l'âge légal à la faveur d'une restructuration, dans un des arsenaux de la Royale situé à un jet de pierre de la rue natale ; dans ce monde qui tient dans l'empan d'une main, les films de cinéma ont accompagné ses jours au point de se substituer à eux. Publication dans diverses revues papier ou numériques, de cinéma ou de littérature/poésie : *La Barque, Hippocampe, Verso, Rehauts, The Black Herald, Népenthès, Diérèse, Thauma, La Zaporogue, Remue.net, Cinématique, Temporel, Le Nouveau recueil, etc.* ; *Les Cahiers du Cinéma, La lettre du Cinéma*. Édition d'un recueil chez Publie.net : *Cinéma parlé*, et d'un autre, aux Éditions de La Barque sous le titre de *Films en prose*.

Auteurs publiés dans la revue Incertain Regard depuis novembre 2009 :

Arielle Alby, Jacques Allemand, Klod Amar, Dimitri T. Analis, Rafael Ayala Páez, Paul Badin, Nathalie Bassand, Pascal Batard, Arnaud Beaujeu, Ursula Beck, Francoise Biger, Christine Bloyet, Yvon Bohers, Jacques Canut, Roger Carbonnier, Gérard Cartier, Karine Cathala, Fabien Claude-Marie, Chetro De Carolis, Henri Chevignard, Claire Criton, Colette Daviles-Estinès, Guillaume Decourt, Odile Desanti, Charles Dobzinski, François Dominique, Irène Duboeuf, Frédéric Eymeri, Fabrice Farre, Rémy Faye, Jacqueline Fhima Béhar, Jacqueline Fischer, Michael Foldes, Evelyne Fort, Jean-Paul Gavard-Perret, Mahrk Gotié, Bernard M.-J.Grasset, Nicolas Grenier, Isabelle Grosse, Georges Guillain, Cécile Guivarch, Emmanuel Hiriart, Nicolas Jaen, Philippe Jaffeux, Mireille Jaume, Rodrigue Lavallé, Patrick Le Divenah,, Olivier Le Lohé, Jean-Louis Lebret, Daniel Leduc, Jean-Pierre Lemaire, Benoît Lepecq, Yannis Livadas, Valérie Loiseau, Mirjana Marinšek Nikolić, Hervé Martin, Jean-François Mathé, Lise Mathieu, Iancu Medeea, Yann Miralles, Denis Moreau, Maurice Mourier, Taha Muhammad Ali, Roland Nadaus, Michele Ninassi, Florence Noel, Gérard Noiret, Cécile Oumhani, Émeric Outreman, Lydia Padellec, Etienne Paulin, Gaël Pietquin, Thomas Pontillo, Bénédicte Radal, Maria Ralli-Hydraiou, Jacques Renaud-Dampel, Louis Raoul, Jean-Christophe Ribeyre, Serge Ritman, Céline Rochette-Castel, Faustina Rosellini, Elisabeth Rossé, Patrick Santus, Vicky Sébastien, Calou Semin, Véronique Sezap, Roselyne Sibille, Jacques Sicard, Simon, Reza Shirmarz Harry Szpilmann, Hamid Tibouchi, Charlotte Urban, Mario Urbanet

Revue INCERTAIN REGARD

Revue de poésie depuis 1997
Responsable de la publication : Hervé Martin

Site : http://www.incertainregard.fr
Courriel : incertainregard@wanadoo.fr
Parution numérique semestrielle.
Numéro ISSN 2105-0430

Le comité de lecture de la revue est composé de:
Hervé Martin, Cécile Guivarch et Jean-Paul Gavard-Perret .

Les auteurs peuvent faire parvenir leurs textes à l'adresse internet de la revue. Le choix proposé doit contenir entre 5 et une dizaine de textes dans un seul fichier au format txt ou doc.

… Accomplissons ce que nous sommes.
Rien de plus ne nous est donné....

Odes retrouvées de Ricardo Reis - *Extrait de Chacun accomplit le destin.*

Fernando Pessoa - Poèmes païens

© Christian Bourgois éditeur

Revue INCERTAIN REGARD
Revue de poésie depuis 1997
Responsable de la publication : Hervé Martin

Numéro ISSN 2105-0430
Site: http://www.incertainregard.fr Bloc-notes de lecture : http://incertainregard.hautetfort.com
Courriel: incertainregard@wanadoo.fr /